mières œuvres de Tourguénief. Les points culminants de cet intérêt furent l'apparition du livre de M. de Vogüé sur le *Roman russe*, les années qui suivirent la conclusion de l'alliance franco-russe et, enfin, l'époque contemporaine. Mais, parallèlement au nombre toujours croissant de livres russes traduits en français, progressait aussi la qualité des traductions, à telle enseigne que nous pouvons dire qu'il existe actuellement en France une équipe de traducteurs dont les traductions ne laissent rien à désirer, ni au point de vue de l'exactitude, ni au point de vue de la langue

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

LETTRES NÉO-GRECQUES

La Grèce vivante. — Le Dithyrambe orphique de la Rose. — L'Orphisme. — J. Sphakianakis : *Diyimata;* Hérakleion. — A. Aemilios : *Palia Kypros;* Kollaros, Athènes. — D. Th. Lipertis : *Tzlypriôtika Traoudkia,* tome II; Nicosie. — Pavlos Liasidis : *Ta Phkiora tis karkias mou;* Imp. Cosmos, Nicosie. — La Société des Ecrivains grecs. — Mémento.

Depuis leur origine, ces chroniques, qui remontent à plus d'un quart de siècle, n'ont pas eu d'autre ambition que d'appeler l'attention du lecteur sur **la Grèce vivante**, et sur ses très réels mérites littéraires. Vivante, avons-nous dit : c'est pourquoi nous nous sommes attachés à définir le problème de la diglossie, et nous avons sans hésitation avoué nos préférences pour les œuvres composées dans la langue du peuple, cette langue dont un étrange préjugé national persiste à méconnaître les titres de noblesse, et qui est néanmoins devenue là-bas l'instrument préféré des poètes, des conteurs, des romanciers, de tous ceux qui sentent vivement ce qu'ils écrivent. Après d'inouïes résistances, cette langue parlée et comprise à travers tous les pays grecs a reçu enfin droit de cité dans l'enseignement — décision toujours révocable —, mais, quelles qu'aient pu être les illusions de Psichari sur la proximité d'une victoire totale et définitive, ce n'est pas de sitôt que la *Catharévousa* cédera la place. C'est que la Grèce moderne est l'héritière de Byzance. Quoique l'on en pense, l'Hellénisme est une *continuité.* Le poids de son passé l'enchaîne à certaines traditions peu compatibles avec l'esprit scientifique contemporain. Les Serbes, qui n'ont pas à porter le fardeau d'un aussi lourd héritage, mais qui tenaient aussi de Byzance, avec leur religion, toutes

leurs méthodes de style et de langage écrit, opposèrent la résistance la plus obstinée à la réforme démoticiste de leur grand folkloriste et grammairien Vouk Stefanovitch Karadjitch. Adoptée définitivement aux environs de 1860, la réforme donne depuis lors, au double point de vue littéraire et pédagogique, les plus merveilleux résultats.

La solution sera toujours infiniment plus malaisée à obtenir en Grèce. Celle-ci, en effet, sait que l'Europe garde les yeux fixés sur elle, non pas tant en raison des qualités qu'elle peut manifester dans le présent, mais uniquement à cause de ses ruines et de ce que l'Antiquité a légué à notre civilisation. Ainsi l'admiration que professe l'Occident pour les œuvres de l'Hellénisme ancien nourrit le préjugé, qui confère une fausse noblesse aux formes mortes de la langue. On ne veut pas croire à la nécessité de l'unité grammaticale, pas plus que l'on ne veut admettre que le grec se soit prononcé jadis autrement qu'aujourd'hui.

Au fait, comme toutes les langues, le grec n'a jamais cessé d'évoluer, et dorénavant il s'engage, à l'insu même de ceux qui le parlent, dans une voie analogue à celle que les langues romanes ont suivie. Il s'occidentalise, et devient ainsi de plus en plus apte à exprimer les nuances de sensibilité de l'âme moderne.

Mais peut-on pénétrer à fond le mystère du grec ancien, si l'on ne s'initie au grec moderne, au grec parlé? M. Louis Roussel, qui est bien l'helléniste le plus averti et le plus complet de France, ne le pense pas. Et il aime à citer ses preuves. Le culte inconditionné de la Vérité a ruiné pour lui tous les fétichismes. Et il n'y a pas que le fétichisme grec. Il y a celui des gens qui prétendent aimer la Grèce, mais qui dédaignent de s'intéresser à la Grèce d'aujourd'hui. La croisière de visite aux Sanctuaires grecs, à laquelle prit part en avril dernier le rédacteur de ces chroniques, lui a fourni l'occasion de constater plus d'une fois ce défaut de curiosité de la part de nos compatriotes. Parmi ces savants, ces lettrés, ces archéologues qui m'accompagnaient, bien peu connaissaient, même de nom, Costis Palamas. Sikélianos était un peu moins ignoré. Il le devait à sa qualité d'organisateur des fêtes de Delphes; mais presque personne n'avait saisi

la portée de son enseignement, la grandeur de son but, et l'on ne paraissait guère soupçonner qu'il fût lui-même un poète de marque. A la veille d'aller voir et entendre dans l'immense amphithéâtre naturel, qui s'incurve aux flancs de la colline de l'Acropole au nord, dans le voisinage de l'ancienne Pnyx, le **Dithyrambe orphique de la Rose**, qui fut une majestueuse manifestation d'art moderne et d'universelle portée, j'écoutais formuler le regret que l'auteur de *l'Alaphroïskiotos* n'eût pas songé à faire représenter une fois de plus quelque pièce empruntée au répertoire de l'Antiquité. L'expérience, à Delphes, n'avait-elle pas été couronnée du plus légitime succès? Cependant le poète avait pris soin de faire distribuer aux éventuels spectateurs français une traduction rythmée de son *Dithyrambe*, originellement composé dans la langue aux multiples possibilités que l'on parle en Grèce. Cette langue, éminemment sonore et musicale, avait, dans la bouche du personnage d'Orphée et des deux coryphées qui lui donnaient la réplique sur l'orchestre improvisé de la Pnyx, une majesté toute religieuse, durant que les membres du chœur, les guerriers disciples, éployaient autour du Maître porte-lyre les arabesques harmonieuses des danses rituelles.

Dans l'immense enceinte où, dit la légende, enseigna jadis Musée, et dont les pentes au cœur de la grand'ville sont aujourd'hui vêtues d'herbes et d'arbustes nains, vingt mille personnes au moins se pressaient, pour entendre le *Dithyrambe de la Rose*, dans toute sa pompe lyrique, égale aux plus beaux chœurs d'Eschyle, et l'on pouvait constater ainsi que le peuple d'Athènes n'a pas dégénéré. Il garde le sens inné de la Beauté. Suivant le mode antique, resté traditionnel en Grèce, Mme Eva Sikélianos avait tissé elle-même tous les costumes, et tous les rôles étaient tenus par de simples amateurs. Vers cinq heures du soir, le spectacle commença par une allocution de Mme Sikélianos, définissant le but et le sens de la manifestation. Bientôt monta vers le ciel l'impressionnant dialogue sacré. Orphée sait qu'il est appelé à disparaître, et il tient à léguer à ses orphelins l'héritage secret de la Doctrine. Son testament, symbolisé par la Rose sœur de l'Epi et du Sarment, est un testament de paix et

d'harmonie pour tous les peuples. Ne s'agit-il pas de fonder, à l'instar des Amphictyonies delphiques, les amphictyonies du monde entier? Peu à peu, à mesure que se développait l'ample et triple incantation, le soleil, dont la voix d'Orphée célébrait la puissance, descendait vers la mer, dont on apercevait au loin un fragment couleur d'or. Comme chaque jour, la Mère-Nuit reçut dans ses bras le corps défaillant de son fils divin et, comme elle s'apprêtait à le faire, le poème s'acheva par une invocation à la Ténèbre maternelle, gardienne des serments inaliénables. Coïncidence voulue. Retour savant aux liturgies primitives. Essai d'évasion, hors des byzantinismes désuets et délétères, vers une mystique capable d'associer étroitement les mythes du passé aux nécessités du présent, aux perspectives de l'avenir. Œuvre grandiose qui dépasse de haut tous les pastiches, toutes les restaurations archéologiques! Il s'agit de replacer l'Hellénisme à son plan universel. M. Sikélianos est l'auteur de tout un cycle de tragédies, qu'il rêve de faire successivement représenter dans ce même décor de l'ancienne Pnyx, aussi imposant que celui d'Epidaure si justement célèbre. La première de ces tragédies s'intitule *Dédale*; mais toutes sont encore inédites. A-t-il tort de vouloir faire ainsi œuvre personnelle? Est-ce présomption pure? J'ai cru deviner cette pensée autour de moi, et j'ai tout aussitôt fait remarquer que l'on aurait pu en penser autant de Racine à ses débuts.

Reste à définir ce que fut, en réalité, l'**Orphisme** antique. Assez peu de chose, disent quelques critiques. Ils peuvent avoir raison. En tout cas, une réflexion me vient : Orphisme et Druidisme sont probablement deux rameaux du même tronc, et le Pythagorisme en est un rejet. En Europe centrale, les Doriens ont été les voisins des Celtes. « La région, dit Henri Hubert, qui s'étend du Moyen Danube à la Mer Egée d'où les Doriens sont venus, a été une pépinière de formations analogues aux sociétés pythagoriciennes, aux communatés druidiques. C'est là que l'Orphisme eut son origine. » Entre la Grèce et les Gaules, il y parallélisme évident. De même que les Celtes, aux temps antéhistoriques, sont entrés dans le monde ibéro-ligure qui les précéda sur notre sol, Achéens et Doriens ont infusé un principe de

vie nouvelle à la société égéenne préhellénique. De part et d'autre, Rome devait plus tard imposer la notion d'Etat; mais, préalablement, les Grecs avaient créé les cadres intellectuels de la Pensée occidentale, les Celtes avaient développé l'idée d'honneur chevaleresque. Je ne sais s'il faut rapporter à de lointaines affinités ethniques, ou plutôt aux mouvements d'idées qui se sont produits depuis les Croisades, l'élan qui porte vers la France les tendances les plus spontanées de l'âme grecque. En tout cas, l'occupation franque marqua une étape décisive dans l'évolution de la langue et, pour ce qui est des territoires occupés par Venise, ils bénéficièrent de certaines conditions favorables au réveil du sentiment grec, à travers l'empreinte latine. Aussi bien, en débarquant à Candie, les vers de l'*Erotocritos* sonnaient-ils dans ma mémoire. Ils sont l'antithèse de toute *catharévousa.* Devant la statue de Morosini, c'est à Vincent Cornaro que je songeais, et aussi à cet incomparable et consciencieux érudit que fut le regretté M. Xanthoudidis, auteur de la première édition critique du grand poème chevaleresque de la Crète. Comme je mêlais en moi-même ces souvenirs, je fus entraîné à Cnossos, et d'autres perspectives s'ouvrirent à mon esprit, qui me montrèrent combien le présent est conditionné par le passé. Je posai des questions sur la langue. « Nous ne sommes qu'un petit nombre à connaître le bon grec », me répondit un universitaire éminent. J'appris ainsi que la *catharévousa* à Candie ne faisait pas beaucoup de progrès. M. Jean Sphakianakis, qui vint par la suite nous interviewer, ne l'a pas voulu choisir, en tout cas, pour ses **Contes** finement observés, et qui visent à exprimer la peine des vaincus de la vie. Il est de fait que la misère ne disparaît pas forcément avec l'oppression étrangère. Du moins a-t-on l'avenir ouvert devant soi, et c'est ce qui manque à Chypre.

Les émeutes de l'an dernier, durement réprimées par l'occupant britannique, ont laissé dans l'île un sourd ferment de révolte. Mille entraves réfrènent l'essor de la pensée, du sentiment grecs. Chypre, où le règne des Lusignan a laissé tant de merveilles architecturales gothiques, et qui est riche d'un si long passé de civilisation, souffre de la servitude, et garde un culte à notre culture aussi bien qu'à la très orthodoxe

catharévousa; mais elle a de grands écrivains en démotique intégral, tel M. Nikolaïdis, romancier de haute marque; tel M. Achille Æmilios qui, dans les six contes de **Vieille Chypre,** a tenté avec bonheur de traduire les riches nuances de la vie insulaire. Son éminent préfacier, M. Xénopoulos, le compare à Papadiamandis. Sa langue vaut mieux. Ce jeune savant est un écrivain de race. Chypre a aussi des poètes qui se servent du pittoresque dialecte local, à la phonétique si particulière. M. D.-Th. Lipertis a, dans la langue des paysans de son île, publié depuis 1923 deux volumes de **Chants chypriotes,** d'inspiration purement rustique, où palpite intensément toute l'âme ingénue de l'homme des champs. Quelque chose de religieux anime ces vers, qui rappellent tour à tour Théocrite et les poètes gnomiques, et qui ont été dictés au poète par un sentiment analogue à celui dont s'inspira Mistral. Né de parents laboureurs, travaillant lui-même de ses mains pour vivre, Paul Liasidis, auteur des **Fleurs de mon cœur,** est un poète vraiment populaire, à qui suffisent pour alimenter son inspiration les thèmes éternels de la vie aux champs, mais qui s'abandonne peut-être un peu trop à sa spontanéité. La sincérité fait tout le charme de cette poésie, à travers laquelle semble passer le parfum des orangers de Varosha.

A Rhodes nous retrouvâmes beaucoup de souvenirs français; mais il n'en advint pas comme à Nicosie; nous ne rencontrâmes pour nous tendre les mains aucun émule de Lipertis, tellement tout ce qui est grec là-bas a le devoir italien de se cacher. Et cet ostracisme me fit mal.

Il fait bon se retrouver dans Athènes, au centre vivant de l'Hellénisme. Là tout se résume et prend un sens de poussée vers l'avenir. Athènes a dépassé aujourd'hui Constantinople, non pas à titre de capitale d'empire, mais comme tête et cœur de la nation. L'imposante et lumineuse ruine du Parthénon la domine du haut de son rocher sacré, comme une leçon éternelle. Cependant, les minables demeures du vieux village de 1830 s'accrochent toujours aux flancs de l'Acropole. Par delà se haussent les pastiches architecturaux du quartier de l'Université. Non loin habite et travaille Costis

Palamas. Comme la langue que l'on parle quotidiennement ici, Athènes garde enkystés entre ses quartiers modernes des fragments antiques et de discutables restaurations; mais la vie bouillonne en elle. Pourquoi les maîtres de l'heure voudraient-ils à nouveau proscrire la langue vivante? Peut-on supprimer l'emploi d'un instrument qui a permis au génie d'un Palamas de se manifester jusqu'à égaler les plus grands? Il n'en est guère, à la **Société des Ecrivains grecs,** où je fus fraternellement reçu, qui renonceraient sans douleur à s'en servir. Qu'en dirait l'actuel président, le pur et délicat poète des *Asphodèles*, M. Malakassis? Et vous, MM. Karthaios et Rigas Golphis, bons combattants du *Noumas*? Un langage artificiel aurait-il permis à M. Mirivilis de peindre comme il l'a fait la tragique horreur de la guerre et d'être surnommé le Barbusse grec? Précisément, sa *Vie au Tombeau* vient d'être traduite en français et de paraître chez Flammarion sous le titre de *De Profundis*. M. Mirivilis est un maître de la langue et du style. A la *Société des Ecrivains grecs*, il me fut précieux de serrer des mains, dont je goûte depuis longtemps les écrits. Longuement j'ai pu m'entretenir avec le bon poète Argyropoulos, qui a si bien chanté les regrets de sa patrie smyrniote; j'ai pu échanger d'agréables paroles avec Mme Minôtou, qui a su donner si vigoureuse impulsion à *Ionios Anthologia*, avec Mme Pol Arcas, dont le mari a laissé dans les Lettres grecques un nom trop vite oublié. Mais surtout j'ai pu prendre contact avec les jeunes collaborateurs de la revue *Kyklos* groupés autour de M. Melachrinos. M. Melachrinos est un fin lettré, pour qui les chefs-d'œuvre de l'antiquité n'ont pas de secrets, en même temps qu'un poète de race. Les fragments de son *Apollonius* publiés à *Kyklos* en font foi.

MÉMENTO. — *Kyklos* est une revue de haute tenue, qui ne vise point à être l'organe d'une école, mais bien à accueillir tous les talents capables d'affirmer une personnalité véritable, et à faire connaître par des traductions artistes les belles œuvres de l'étranger, aussi bien que celles des temps classiques. M. César Emmanuel, disciple de Baudelaire et de nos « musicistes » français, y publie une fort intéressante transposition du *Corbeau* d'Edgar Poe, qui n'a point la souplesse nuancée de l'original, mais qui

est profondément sentie. M. Kazantzakis y interprète Le Dante et nous donne les fragments d'une *Odyssée* fort originale, qui nous présente un Ulysse fuyant avec Hélène, après la défaite des Prétendants, vers les mers glacées du Sud, et conquérant au passage la Crète et l'Egypte. Nous y trouvons aussi des pages composées dans cette langue pure et souple dont Mme Kazantzakis a le secret, des vers de Rômos Philyras, de Malakassis, de Papantoniou, de Nikitas Randos. *Kyklos* a consacré un numéro spécial à la mémoire de Kavaphis, le dernier des Alexandrins, que dénigrent les uns et qu'encensent les autres. *Idéa,* sous la forte direction de M. Spyros Mélas, est vraiment une revue d'idées. On y lira une étude fort intelligente sur le *Roman néo-grec.*

Parmi les nombreux livres reçus, nous citerons, en attendant de pouvoir nous étendre davantage : *I Phyli tôn anthropôn,* roman de la vie grecque, par Thrasos Castanakis, qui sait admirablement sa langue; *Desmotes,* par Angelos Terzakis, qui néglige un peu l'unité grammaticale, mais qui excelle à peupler son gros roman de figures hardiment dessinées; *Poimata,* de Nikitas Randos, un vigoureux et pittoresque vers-libriste; *Zoï kai Moira,* par M. Kyriazis, qui chante en mineur de fraîches mélodies; *Erotika Tragoudia,* de Costas Athanasiadis; *Lyrika Skhédia,* de M. Panayotopoulos; *Dekastikha kai Vilaneles,* de M. Tsirimokos; *To Dilimmo,* quatre actes prestement enlevés, de M. Valsa. Nous ne saurions oublier *Listes,* où le vigoureux prosateur Petros Afthoniatis met en scène d'authentiques brigands; *O Provrismos tis Marias Parni,* roman par Thanasis Petsalis, où sont mises à nu les tares des fins de race; *To Theio Tragi,* par Jean Skaribas, qui a le sens du pittoresque; *O Babas aphasias,* contes où, dans une langue puissamment vivante, se crispe l'horreur du vice, par M. N. Papagiorgios, etc.

L'Hellénisme de Jean Moréas fait faire la grimace aux Grecs et aux Français. C'est une mise au point courageuse, et M. Louis Roussel dénonce en première ligne des défauts grecs; il ne nie point le grand et incontestable talent du poète.

Un grand Dictionnaire encyclopédique français-roméique, par M. Missir de Smyrne, commence à paraître. Bravo!

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.